



**AUTOUR DU CORAN DE GWALIOR :
POLYSÉMIE D'UN MANUSCRIT
À PEINTURES**

**JEUDI 14 JUIN 2012
Institut National d'Histoire de l'Art (INHA), Salle Perrot
2, rue Vivienne, 75002 Paris**

et

**VENDREDI 15 JUIN 2012
BnF – site Richelieu, Salle des Commissions
5, rue Vivienne, 75002 Paris**

« Introduction »

Jean-Pierre Van Staëvel (Université Paris – Sorbonne / UMR 8167)

Jean-Pierre Van Staëvel est professeur d'archéologie et d'histoire des arts de l'Islam à l'Université de Paris-Sorbonne. Archéologue et arabisant, spécialiste de l'Occident musulman médiéval, il a notamment participé aux fouilles de Sabra al-Mansouriyya (Tunisie). Il dirige actuellement le programme archéologique franco-marocain de la Montagne d'Igîlîz (Maroc), berceau du mouvement almohade. Il s'intéresse également à l'apport des sources juridiques à la connaissance de la culture matérielle des pays d'Islam. Il a ainsi publié en 2008 : *Droit mālikite et habitat à Tunis au XIVe siècle : conflits de voisinage et normes juridiques d'après le texte du maître-maçon Ibn al-Rāmī*.

Contact : Jean-Pierre.Van_Staevel@paris-sorbonne.fr

Heather Ecker (Aga Khan Museum, Toronto)

Heather Ecker dirige le département de conservation de l'Aga Khan Museum Project de Toronto. Elle a été précédemment conservatrice d'art islamique et directrice du département des arts asiatiques et du monde islamique au Detroit Institute of Arts. Elle a obtenu son doctorat en art et archéologie islamiques à l'université d'Oxford en 2000. En 2004, elle a été commissaire de l'exposition « Caliphs and King. The Art and Influence of Islamic Spain » tenue à la Arthur M. Sackler Gallery de la Smithsonian Institution. Avec Teresa Fitzherbert, elle est co-auteur de « The Freer Canteen, Reconsidered », à paraître dans *Ars Orientalis*.

Contact : heather.ecker@akdn.org

Omar Ali-de-Unzaga (Institute of Ismaili Studies – Qur'anic Studies Research Unit)

Omar Ali-de-Unzaga est coordinateur académique de l'unité de recherche sur les études coraniques à l'Institut des Études Ismaéliennes (IIS) à Londres. Sa thèse, soutenue à l'Université de Cambridge, porte sur l'utilisation du Coran dans les Épîtres des Purs Fidèles (*Rasa'il Ikhwan al-Safa'*). Il prépare actuellement un ouvrage dont le titre provisoire est *A Philosophical Reading of Scripture: The Qur'an in the Epistles of the Pure Brethren*, de même qu'une traduction anglaise et une édition critique de la « Risala fi'l-akhlaq » du Ikhwan al-Safa'.

Contact : oali@iis.ac.uk


« Quels savoirs indiens pour les sultans ? Les textes persans sur les sciences indiennes composés pour les nobles musulmans à la période pré-moghole »


Fabrizio Speziale (Université Sorbonne nouvelle – Paris 3 / UMR 7528)

Le mécénat de textes en persan sur les savoirs et les traditions indiens est souvent perçu et présenté comme caractéristique de l'époque moghole. Cependant, Akbar et Dara Šikoh ne furent pas les premiers mécènes indo-musulmans de tels ouvrages. On trouve déjà, à la période pré-moghole, plusieurs textes persans sur les savoirs des hindous dédiés à des sultans musulmans, ou commissionnés par eux, notamment dans le domaine de sciences telles que l'astronomie, la médecine et la zoologie. Nous souhaiterions présenter durant cette communication une introduction à cette problématique durant la période pré-moghole, afin de mettre en lumière certaines similitudes ainsi que les principales différences avec l'époque moghole. Ainsi, durant la période des sultanats, le mécénat fut plus important que celui des Moghols pour certains sujets. Trois ouvrages persans fondés sur le Šālihotra, un traité d'hippologie en sanskrit, furent ainsi réalisés pour des sultans indo-musulmans, tandis que les Moghols ne commandèrent aucune traduction de tels textes. Toutefois, le mécénat pré-moghol semble s'être essentiellement limité au domaine scientifique, et n'anticipe pas l'intérêt pour les sources religieuses caractérisant les traductions de la période moghole.

Fabrizio Speziale, docteur en anthropologie sociale et historique (2002–EHESS), est spécialiste de l'histoire des textes scientifiques persans en Asie du Sud. Ses recherches actuelles concernent notamment l'histoire des textes en persan et en ourdou sur la médecine et les sciences indiennes. Il est aujourd'hui maître de conférences (chaire mixte Sorbonne nouvelle – CNRS) en langues, histoire et sociétés du monde iranien, et dirige le programme de recherche Perso-Indica.

Contact : spezialef@yahoo.fr

 Jeudi 14 juin 2012 à 9h10

 Vendredi 15 juin 2012 à 16h30

« Kalpasûtra et Coran : réflexions sur l'écriture et la peinture de manuscrits jaina
de l'Inde occidentale à partir du XIV^e siècle »

Nalini Balbir (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 / UMR 7528)

Parmi les communautés jaina shvetambara de l'Inde occidentale, le Kalpasûtra est un texte qui revêt un rôle cérémoniel à nul autre pareil, et ce, en particulier, depuis les XIII^e-XIV^e siècles. Il fait l'objet de copies manuscrites nombreuses, dont l'aspect matériel n'est pas anodin : calligraphie, illustration et motifs décoratifs en sont des signes visibles, qui rapprochent les manuscrits du Kalpasûtra de ceux du Coran. Le cloisonnement des spécialistes explique en partie que les points de contact éventuels aient eu tendance à être occultés. Ce colloque, centré autour d'un Coran réalisé en Inde, est l'occasion de les examiner plus avant et de les mettre en perspective.

Directeur d'études à l'EPHE et professeur d'indologie à l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle, **Nalini Balbir** est spécialiste des études jainas, de littératures en hindi et gujarati ainsi que de philologie des textes bouddhiques. Parmi ses nombreux travaux figurent le catalogage et la description des manuscrits jainas conservés dans les bibliothèques européennes (sont achevés les volumes dévolus à la British Library, British Museum, Victoria & Albert Museum).

Contact : nalini.balbir@wanado.fr



Vendredi 15 juin 2012 à 16h

« Présentation du programme de recherche
Coran de Gwalior et de ses enjeux »

Éloïse Brac de la Perrière (Université Paris – Sorbonne / UMR 8167)

Docteur en histoire de l'art, **Éloïse Brac de la Perrière** est spécialiste des manuscrits à peintures et de l'Inde islamique pré-moghole. Elle est maîtresse de conférences en histoire de l'art et archéologie du monde islamique à l'Université de Paris-Sorbonne et l'auteur de *L'Art du livre dans l'Inde des sultanats*. Elle dirige depuis trois ans le programme de recherche sur le Coran de Gwalior (CNRS-Paris IV).

Contact : eloise.brac_de_la_perriere@paris-sorbonne.fr



Jeudi 14 juin 2012 à 9h40

« The Gwalior Qur'an and the Ghurid Legacy to Indo-Islamic Art »

Finbar Barry Flood (Institute of Fine Arts, New York University)

LE CORAN DE GWALIOR, OBJET D'ART

Modérateur : **Annie Vernay-Nouri**
(Conservateur en chef, département des manuscrits, division orientale,
Bibliothèque nationale de France)

The ephemeral nature of the Ghurid sultanate of Afghanistan and north India (ca. 1150-1206 CE), and the paucity of manuscripts and other portable objects that can be securely attributed to Ghurid patronage make it difficult to evaluate its artistic legacy. This is especially true in north India, where the collapse of the Ghurid polity, the emergence of an independent sultanate, and the disruptions associated with the Mongol invasions of eastern Iran and Afghanistan severed the political links between Delhi and the ancestral homelands of its former overlords to the west.

Despite this, both material and textual evidence attests to the cultural links between the Delhi sultanate, the regional Indo-Islamic courts that arose during the course of the fourteenth century, and the wider Islamic world. The architecture of the sultanate period is, for example, characterized by eclecticism and innovation in its morphological, stylistic and technical aspects, witnessing the introduction of architectural forms and modes of decoration that find affinities as far west as Anatolia. Some of these formal and stylistic affinities are likely to result from mobility and migration between South Asia and the Islamic lands to the west.

If sultanate architecture offers a tangible remnant of what Janet Abu-Lughod famously called the fourteenth-century 'world system,' the roots of its penchant for eclecticism may lie earlier. Although it is easier to argue this for architecture than the portable arts, aspects of a unique Ghurid Qur'an completed in 1189 seem to anticipate those of the Gwalior Qur'an. Using analogies between the Qur'ans as a point of departure, this paper explores the possibility that the stylistic eclecticism manifest in the calligraphy and ornament of the Gwalior Qur'an continues a tradition pioneered in the art of the Ghurid sultanate. In doing so, it also considers the role of migration and mobility in expanding the stylistic repertoires of Indo-Persian artists and the tastes of Indo-Persian elites during the thirteenth and fourteenth centuries.

Barry Flood (Ph.D.) est professeur à l'Institute of Fine Arts à la New York University. Il travaille actuellement sur un projet de recherche intitulé « Islam and Image: Aniconism, Iconoclasm, and the Economy of Representation ». Parmi ses thèmes de recherche figurent également les échanges interculturels dans la sphère du monde islamique, comme en atteste la publication de ses deux derniers ouvrages : *Globalizing Cultures: Art and Mobility in the Eighteenth Century* (2011) et *Objects of Translation: Material Culture and Medieval "Hindu-Muslim" Encounter* (2009).

Contact : barry.flood@nyu.edu



Vendredi 15 juin 2012 à 15h

« L'implantation musulmane à Gwalior et en Inde avant le XVI^e siècle »

Johanna Blayac (Université Paris 8 / CEIAS)

La communication s'attachera à considérer la documentation disponible concernant la présence musulmane à Gwalior et en Inde avant le XVI^e siècle. Elle évoquera ainsi les réseaux commerciaux liant l'Inde et le monde musulman, ainsi que les développements territoriaux du sultanat de Delhi (1210-1526) et ses possibles articulations aux pouvoirs alternatifs subsistant et/ou émergeant en son sein. En tout, elle montrera, en particulier à partir du cas exceptionnel du Coran de Gwalior, que l'histoire de l'art demeure une « discipline » essentielle pour étudier et comprendre l'histoire des premiers sultanats indiens et des milieux indo-musulmans.

Historienne spécialisée sur le monde musulman médiéval, **Johanna Blayac** mène des recherches sur les sultanats indiens et les milieux indo-musulmans. Elle a consacré sa thèse à l'histoire des premières sociétés indo-musulmanes (VII^e-XIV^e siècles) vues à travers l'épigraphie. Elle est chercheuse associée au Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud (CNRS-EHESS), et enseigne actuellement comme ATER à l'Université Paris 8.

Contact : johannabluyac@gmail.com



Vendredi 15 juin 2012 à 14h30

« Le processus de décoration du Coran de Gwalior : étude préliminaire »

Nourane Ben Azzouna

(Agence France Museums, Louvre Abu Dhabi)

et

Patricia Roger-Puyo

(Institut de Recherche sur les Archéomatériaux, CNRS, Orléans)

Le Coran de Gwalior est un manuscrit très intéressant à divers titres, en particulier en raison de ses décors riches et variés. Le travail proposé consiste d'abord en une étude matérielle de ces décors par analyses visuelles et spectrométriques au moyen de deux techniques : la spectrométrie d'absorption par réflexion diffuse dans le visible et la fluorescence X. Peu de manuscrits indiens pré-moghols ont jusqu'à présent été soumis à de telles analyses. Le premier objectif de ce travail consiste donc à identifier la palette des pigments et colorants utilisés dans ce Coran et à l'évaluer au regard des sources et des études disponibles sur le sujet. Mais l'étude physique ira aussi de pair avec une analyse stylistique dans le but de savoir si une diversité technique fait écho à la diversité stylistique observée à l'œil nu. Peut-on identifier plusieurs techniques correspondant à plusieurs mains ? Est-il possible de cerner une certaine organisation du travail ? La décoration du Coran est-elle l'œuvre d'un atelier ? Cette double approche a pour objectif de tenter de comprendre le processus de décoration du manuscrit.

Nourane Ben Azzouna, docteur en histoire de l'art (EPHE, 2009), est actuellement chargée d'études pour les arts de l'Islam à l'Agence France Museums, Louvre Abu Dhabi, et post-doctorante associée à l'UMR 7528 « Mondes iranien et indien ». Elle est spécialiste de l'histoire de la production manuscrite en Iran médiéval, mais travaille aussi sur le domaine arabe et turc.

Contact : n.benazzouna@gmail.com

Patricia Roger-Puyo est ingénieur de recherche à l'IRAMAT/UMR5060 du CNRS. Docteur en Sciences Physiques spécialité physique radiologique de l'Université Paul Sabatier de Toulouse. Après avoir exercé le métier de radiophysicienne dans le milieu hospitalier, une conversion professionnelle la dirige vers le Centre Ernest Babelon du CNRS où elle succède à Bernard Guineau en 2002 afin de poursuivre les recherches sur les archéomatériaux à l'aide de méthodes non destructives et sur le thème pigments et colorants. Le livre manuscrit médiéval constitue le principal sujet d'étude de ces recherches, qui s'effectuent au moyen de méthodes d'analyses spectrométriques non destructives *in situ*. Une partie de ces dernières concernent les manuscrits arabes.

Contact : roger@cnrs-orleans.fr



Jeudi 14 juin 2012 à 10h

« Le décor du Coran de Gwalior : déconstruction et éléments de comparaisons »

Mathilde Cruvelier (Université Paris – Sorbonne)
et **Frantz Chaigne** (Université Paris – Sorbonne)

Le but de cette communication est de proposer un mode de description des enluminures de ce Coran, en signalant les singularités dans son contexte de production. Pour ce faire, nous montrerons à quel point il s'inscrit dans des modèles largement exploités dans les mondes mamelouks et iraniens (comme la dynastie il-khanide et ses successeurs injus, mozaffarides ou jalayirides), voire anatoliens ou centre asiatiques, tout en assimilant des motifs propres à la culture indienne, et comment, à partir de ces éléments singuliers s'élabore une synthèse originale. En vue de repérer et d'identifier ces éléments, tant structureaux qu'ornementaux, notre approche reposera par conséquent sur une déconstruction du décor par focalisation successive, nous livrant constamment à des comparaisons avec les cultures ci-dessus évoquées.

Dans un premier temps, nous examinerons les macrostructures que sont les doubles frontispices : nous montrerons qu'ils sont susceptibles, dans une approche fonctionnelle, d'être classés en trois groupes : le frontispice inaugural, les doubles frontispices marquant les juz' et ceux marquant une division quadripartite du manuscrit. Au-delà de cette approche, nous serons amenés à développer une classification plus formelle, relative à leurs modes d'élaboration. Seront alors examinées les constructions de chaque folio constitutif des doubles frontispices, opérant par la recherche d'hypothétiques modules, l'examen du respect ou non de la symétrie entre les deux folios et leur mise en liaison par une éventuelle bordure (des constructions élaborées aux simples filets). Les bandeaux de 'unwan constitueront les éléments de structuration au rang inférieur. Les typologies de remplissage, végétalisantes ou géométriques (tant les fonds du champ enluminé que les nuages servant à cerner le texte), de toutes ces structures seront aussi brièvement signalées, mais nous serons amenés à y revenir. Puis les séparateurs de versets, inclus dans le texte, seront analysés. Viendra ensuite le temps de l'étude des ornements marginaux (vignettes, marqueurs des cinq et dix versets).

La deuxième partie sera quant à elle dévolue au décor géométrique : il y sera montré qu'il peut intervenir en tant qu'instrument de construction des structures enluminées précitées (tresses, pseudo-tresses, galons...) mais aussi comme éléments tapissant les fonds ou comme simples éléments adventices se posant sur les fonds. Là aussi, l'examen sera mené à la lumière de nos connaissances des ornements employés dans les mondes proche et moyen orientaux.

La troisième partie de cette présentation sera axée sur le décor d'inspiration végétale. Une fois encore, les structures (arabesques, rinceaux, guirlandes, lignes de pétales imbriqués, bouquets...) seront dépeintes et classées selon leur emplacement et la fonction qu'elles y assument. Ces structures seront alors à leur tour déconstruites en leurs éléments constitutifs, telles les palmettes, les feuilles, les pétales, les fleurs de lotus, des touffes d'herbe, d'autres évoquant vraisemblablement des pavots d'Orient et des fleurs de coton. Cet herbier imaginaire puise ses sources au sein de l'ensemble des aires culturelles précédemment évoquées, comme nous tenterons de l'illustrer. Enfin, une approche du décor végétalisant ne saurait non plus occulter le rôle de l'arabesque dans le monde des arts de l'Islam tant dans ses modes de construction que dans ses emplacements. Leurs emplacements sont multiples – fonds de champs centraux, de bandeaux ou bordures, voire pièces marginales –, et il en va de même de leurs typologies. Autant que possible, nous comparerons là encore la flore de ce Coran, de la plus inspirée par la nature à la plus abstraite, à celles des autres aires culturelles, tant sur des manuscrits que sur d'autres supports matériels tels les textiles, métaux ou céramiques.

IV

CONTEXTES

Modérateur : **Françoise 'Nalini' Delvoye**
(Directeur d'études, École Pratique des Hautes Études,
Section des sciences historiques et philologiques)

« Écrire le Coran : à quel usage ? »

Asma Hilali (Institute of Ismaili Studies, AKDN, Londres)

Dans la littérature religieuse des trois premiers siècles de l'islam, la question du genre littéraire fait appel à une approche nouvelle. Le lien entre Coran, hadith et les textes intermédiaires reste à explorer. À quoi fait-on référence lorsqu'on parle de hadith ou encore de hadith sacré, et même du Coran pendant les premiers siècles de l'islam ? Mon intervention porte sur les trois premiers siècles, une période qui correspond à l'évolution de l'histoire de la transmission vers la séparation des disciplines hadith, fiqh, tafsir, etc. Dans la première partie de mon intervention je décris l'histoire des cercles de transmission des textes lors des premiers siècles de l'islam et je montre la confusion des genres entre Coran et hadith, confusion créative de genres littéraires que j'appelle « genres intermédiaires ». Dans la deuxième j'analyse certains aspects textuels liés à cette confusion de genre à travers deux exemples : le plus ancien manuscrit du Coran, le palimpseste de Sanaa et l'exemple plus tardif du Coran de Gwalior.

Asma Hilali est chercheuse associée à l'Institut des études ismaéliennes, Londres. Après des études en langue, littérature et civilisation arabes à l'Université de Tunis I, elle a soutenu en 2004 une thèse de doctorat à l'École Pratique des Hautes Études à Paris. Depuis 2008, elle travaille sur l'édition des manuscrits coraniques les plus anciens, et entreprend l'édition du Coran dans un projet de recherche plus large sur la transmission du Coran, des Hadiths et des « genres intermédiaires » dans les trois premiers siècles de l'islam. La majorité des travaux d'Asma Hilali portent sur l'histoire des traditions prophétiques, leur processus de conceptualisation, et les problèmes historiques qui les entourent.

Contact : asmahilali@gmail.com



Vendredi 15 juin 2012 à 11h30

Une dernière partie nous permettra d'évoquer la riche palette chromatique de ce Coran, ses usages, voire les techniques employées par son ou ses enlumineurs : la place prépondérante de l'or, appliqué avec un grand soin, tant dans l'élaboration des structures que dans leurs remplissages, permet de ne laisser aucune zone dans l'ombre, rendant chaque feuillet scintillant ; ce choix ne peut aussi que souligner les moyens mis à la disposition des artisans qui conçoivent ce chef-d'œuvre en ce contexte fort troublé. Le bleu joue aussi un rôle primordial et diverses hypothèses sur sa nature seront présentées. Un rose assez particulier a aussi retenu notre attention et nous éviterons d'éluder les autres couleurs de cette palette et suggérerons quelques origines possibles pour le choix des pigments. Enfin, la variété des techniques retenues pour les tracés et la mise en place des couleurs au sein d'un même codex mériteront notre attention car elles semblent inédites dans le monde islamique ou indien.

Mathilde Cruvelier prépare une thèse de doctorat sur les arts du livre musulman et chrétien arabe dans le Proche-Orient mamlok du XIV^e siècle, à l'Université Paris-Sorbonne. Elle a été chercheuse associée au département des Manuscrits (section Orient) à la Bibliothèque nationale de France en 2008-2009. Elle participe, depuis 2009, à l'étude du Coran de Gwalior dans le cadre du programme de recherche qui lui est consacré.

Contact : mcrouvelier@yahoo.fr

Frantz Chaigne achève une thèse sur le décor enluminé des manuscrits produits dans l'Empire il-khanide à l'Université Paris-Sorbonne. Parmi ses principaux pôles d'intérêt figurent l'établissement d'une taxonomie des éléments ornementaux et le rôle des échanges avec l'Asie centrale et extrême orientale. Depuis 2009, il participe au programme d'étude du Coran de Gwalior dirigé par Éloïse Brac de la Perrière.

Contact : frantzchaigne@free.fr



Jeudi 14 juin 2012 à 11h15

« Écrit et pratique : le livre dans les pratiques divinatoires et magico-thérapeutiques, dans le Yémen contemporain (hauts plateaux et Tihāma) »

Anne Regourd (Académie autrichienne des sciences,
Institut d'Anthropologie sociale, Vienne)

II

LE CORAN DE GWALIOR, ET LES MANUSCRITS INDO-PERSANS

Modérateur : **Sandra Aube**
(Chargée de recherche, Chaire de « Dialogue des Cultures »,
Université Panthéon-Sorbonne)

Le livre, dont les codex manuscrits, a une grande importance sociale et culturelle au Yémen, importance qu'on tentera de montrer brièvement. Le pays n'échappe pas au phénomène du grimoire. Croiser écrits, d'une part, et pratiques divinatoires et magico-thérapeutiques, d'autre part, peut être compris dans de nombreux sens qu'on évoquera. Au cours de cet exposé, cependant, on s'intéressera plus particulièrement à la question de l'importation du texte dans la pratique à partir de la problématique de l'existence ou non d'une chaîne de transmission de ces types de savoir, et ses implications sociologiques, sur les hauts plateaux yéménites et dans la Tihāma, une région située le long de la mer Rouge, au Yémen. Quelques exemples seront développés.

Anne Regourd, docteur en philosophie, est rattachée à l'Académie autrichienne des Sciences, à l'Institut d'Anthropologie sociale à Vienne. Ses publications portent sur les pratiques divinatoires et magiques dans l'Islam médiéval et le Yémen contemporain (anthropologie religieuse, histoire des sciences) et sur la philologie arabe (papyrologie, épigraphie). Elle conduit un programme de sauvegarde des manuscrits des bibliothèques privées de Zabid (Yémen, Centre Français d'Archéologie et de Sciences sociales de Sanaa), au sein duquel elle s'intéresse particulièrement aux papiers filigranés.

Contact : anne.regourd@gmail.com et anne.regourd@oeaw.ac.at



Vendredi 15 juin 2012 à 11h

« The 'Restored' Shi'i Muṣḥaf as Divine Guide?
The Practice of Fāl-i Qur'ān in the Safavid Period »

Christiane Gruber (University of Michigan, Ann Arbor)

This presentation shows that the exponential growth of divinatory texts variously attributed to 'Alī and Ja'far al-Ṣādiq included at the end of Qur'ans produced during the Safavid period provide further evidence for the widespread interest in divination during the sixteenth and seventeenth centuries in Iran. Treatises on divination by the Qur'an (fāl-i Qur'ān) reveal that it was considered permissible to seek guidance by means of Holy Scripture at this time. On a more symbolic level, fāl-i Qur'āns can be understood as a kind of restoration of the 'defective' 'Uthmanic codex by re-Shi'ifying it — if not by reinserting supposedly dropped verses on the ahl al-bayt, then at the very least by adding terminal divinations attributed to the figureheads of Shi'i Islam. This particular practice therefore follows general 'Shi'ification' trends found in a number of cultural and artistic practices of the Safavid period, which also are potentially discernible within the domain of qur'anic production.

Christiane Gruber (Ph.D.) est Associate Professor en arts islamiques à l'Université du Michigan, Ann Arbor. Ses domaines de recherche incluent les arts du livre islamique, la peinture persane, les représentations turco-persanes du prophète Muhammad, les récits et images de l'ascension du prophète (*mi'raj*), les pratiques divinatoires dans le territoire persan, et la culture visuelle et matérielle dans l'Iran post-révolutionnaire. Elle est l'auteur de deux ouvrages sur les textes et images du *mi'raj*, l'éditeur de plusieurs volumes sur les arts du livre islamique, les récits de l'ascension et la culture visuelle. Son prochain ouvrage s'intitule *The Praiseworthy One: The Prophet Muhammad in Islamic Texts and Images*.

Contact : cjgruber@umich.edu



Vendredi 15 juin 2012 à 10h

« Variétés calligraphiques et échanges culturels :
quelques réflexions sur la transmission dans le Coran de Gwalior »

Marie Lamaa (Centre Phoenix pour les Études Libanaises
Université Saint-Esprit de Kaslik, Liban)

Cette présentation se veut un « répertoire graphique » des styles adoptés dans la rédaction du texte du Coran de Gwalior datant de la fin du XIV^e siècle. Une variété de styles qui se veut aussi riche que l'est son ornementation. Kufi folié, muhaqqaq, thuluth, naskh, et bihari attestent de la circulation des différents styles d'écriture à travers les contrées du monde islamique, depuis leur terre d'origine – Égypte, Proche-Orient, Perse – vers l'Inde des Sultanats. C'est à ce niveau qu'intervient le personnage du calligraphe, individu – de grande culture – qui œuvre dans un contexte de conquête et de bouleversements politiques majeurs, pour produire un ouvrage de très grande qualité.

Marie Lamaa est historienne de l'art et travaille sur la calligraphie et l'épigraphie dans le monde islamique. Collaborateur scientifique au département des Arts de l'Islam du musée du Louvre de 2002 à 2009, elle prend part à plusieurs expositions collaborant à leur mise en place et à la rédaction des catalogues. Elle est aujourd'hui rattachée au Centre Phoenix pour les Études Libanaises de l'Université Saint-Esprit de Kaslik (Liban) et travaille sur différents projets de musées (musée du site de Sidon, musée de la Citadelle de Tripoli) ainsi que sur des expositions.

Contact : marielamaa@usek.edu.lb



Jeudi 14 juin 2012 à 14h30

« Lotus et entrelacs, de la Chine et l'Iran à l'Inde des sultanats »

Yves Porter (Aix-Marseille Université / UMR 7298)

La fleur de lotus, issue du répertoire décoratif de la Chine, fait une apparition massive dans les arts de l'Iran sous domination des Ilkhânides (fin XIII^e - début XIV^e s.) ; on la trouve représentée aussi bien dans le domaine des enluminures de manuscrits que dans la céramique dite de « Soltânâbâd » ou bien en incrustations sur des métaux.

Dans l'Inde des sultanats, le lotus sinisant connaît une floraison relativement plus limitée ; après les dynasties de Delhi, où le lotus est un motif majoritairement emprunté au répertoire local, la forme sinisante de la fleur accompagnée de sa feuille est probablement introduite par le biais de deux voies : l'une, possiblement directe, concerne les importations de céramiques (et autres objets, notamment les soieries ?) de Chine ; les trouvailles de Firuz Shâh Kotla illustrent brillamment cet aspect. L'autre faisceau, plus indirect, pointe vers des apports véhiculés par les arts de l'Iran ou du monde mamelouk, en particulier dans le domaine des manuscrits enluminés. Pourtant, si d'un côté, les lotus dominent les frontispices du Coran de Gwalior (ce dernier est-il réellement représentatif des productions d'une époque pour laquelle nous possédons extrêmement peu de témoins ?), ils sont en revanche très peu représentés dans les décors architecturaux de la fin du XIV^e siècle. Une exception notable apparaît à l'Adina Masjid de Pandua (1364-1375) ; ce monument, situé dans la ville qui fut un temps capitale du sultanat du Bengale, forme un jalon aussi rare que séduisant dans le cheminement de ce motif floral dans le sous-continent.

Le but de cette communication est donc de s'interroger sur la circulation de motifs sinisants tels que fleurs et feuilles de lotus, depuis leur origine dans la Chine des Yuan jusque dans les arts du livre et les décors architecturaux de l'Inde des sultanats. En appoint, on tentera de démêler l'écheveau d'autres motifs, d'origine moins certaine, tels les nœuds « taoïstes » et les jeux d'entrelacs qu'ils suscitent.

Yves Porter, docteur en études iraniennes, HdR Histoire de l'art musulman, est professeur d'histoire de l'art et archéologie des mondes musulmans à l'Université Aix-Marseille. Il s'intéresse plus particulièrement aux écrits persans sur les arts, ainsi qu'aux arts du livre et à la céramique des mondes iraniens et de l'Inde islamisée. Il a récemment publié *L'Inde des sultans* (2009) et *Le Prince, l'artiste et l'alchimiste : la céramique dans le monde iranien du X^e au XVII^e siècle* (2011).

Contact : yves.porter@orange.fr



Jeudi 14 juin 2012 à 15h



Vendredi 15 juin 2012 à 9h15

Après des études en arts appliqués à l'Université Honar de Téhéran, **Ghazaleh Esmailpour Qouchani** achève une thèse à l'Université Paris-Sorbonne sur l'utilisation du bleu dans la miniature safavide avant le règne de Shâh Abbâs. Depuis 2009, elle participe aux recherches sur le Coran de Gwalior au sein des ateliers dirigés par Éloïse Brac de la Perrière.

Contact : gh_ghoochani@hotmail.com

Après des études en linguistique et en histoire de l'art, **Sabrina Alilouche** étudie dans le cadre de son Master les stèles funéraires hafsides d'Algérie, datant du XIII^e au XVI^e siècle, sous la direction de Jean-Pierre Van Staëvel et Éloïse Brac de la Perrière. Elle travaille aujourd'hui sur les plafonds en bois peint d'Alger datant du XVI^e au XX^e siècle.

Contact : alilouche.sabrina@gmail.com

**« Les gloses marginales et le *fâlnâmeh* du Coran de Gwalior :
témoignages des usages du Coran dans l'Inde des sultanats »**

Sabrina Alilouche (Université Paris – Sorbonne)
et **Ghazaleh Esmailpour Qouchani** (Université Paris – Sorbonne)

Cette intervention conjointe a pour but de présenter les recherches menées sur le livre de divination placé à la fin du Coran de Gwalior, ainsi que sur les gloses marginales en persan et en arabe disséminées en parallèle du texte coranique. La présence d'un fâlnâmeh, associé à des gloses restituant les vertus des sourates (faḍl al-sûra), ou amenant des indications de lectures et des corrections, est tout à fait inhabituelle. Ces éléments fournissent de précieux renseignements sur le contexte dans lequel a été produit ce Coran, certainement lié aux milieux religieux établis à Gwalior à la fin du XIV^e siècle.

L'association du texte coranique à une pratique divinatoire durant l'époque médiévale est un sujet qui n'a été que peu abordé par la recherche. Le Coran de Gwalior étant le plus ancien manuscrit comportant un fâlnâmeh daté, son analyse revêt une importance considérable. La lecture et l'étude de ce manuel de divination ont été effectuées en parallèle avec trois autres Corans indiens contemporains ou légèrement postérieurs, respectivement conservés à la Bibliothèque nationale de France (Arabe 7260), dans la collection Keir (n° 19) et au Walters Art Museum (W.563). L'aspect peu conventionnel de ce Coran amène à en étudier les particularités orthographiques et calligraphiques, de même que le contenu des interprétations liées aux lettres de l'alphabet arabe du fâlnâmeh et qui se rattachent à une pratique magique bien établie.

Les gloses marginales persanes et arabes, très nombreuses tout au long du texte coranique, constituent également une des particularités de ce manuscrit. Elles peuvent être classées en sept groupes reflétant la portée didactique de l'ouvrage. Ainsi figurent en notes les mots oubliés par le copiste dans le texte coranique, des corrections d'une autre main, des variantes du texte, des indications sur la manière de prononcer et réciter, mais également sur les gestes à accomplir au moment de la lecture, les lettres relatives à la division du texte, et enfin des faḍl-s al-sûra. Les variantes de lecture et les corrections sont accompagnées d'un ou plusieurs noms. Au total, six noms apparaissent tout au long du Coran de Gwalior. Leur identification a été effectuée en parallèle avec le Coran du Walters Art Museum (W.563). Ce dernier présente, dès les premiers folios, les noms des sept lectures canoniques du Coran, chacune étant accompagnée de ses deux récitants reconnus dans une liste normative établie par Al-Šâḥbî au VI^e / XI^e siècle. Dans le Coran de Gwalior, seules quatre des sept lectures sont citées, ainsi que deux récitants. Cette sélection parmi les lectures canoniques peut constituer une indication quant au contexte de production du manuscrit. La communauté pour laquelle a été copié ce Coran ne reconnaissait-elle que quatre des sept lectures canoniques ?

Ces gloses de lectures normatives sont d'autant plus singulières qu'elles côtoient des faḍl-s al-sûra inspirés de hadiths apocryphes, ainsi qu'un fâlnâmeh final. Il sera intéressant, de ce fait, d'établir la somme des liens inhérents à cette coexistence de composantes d'apparence contradictoires, mais qui relèvent probablement d'une composition socio-religieuse propre au contexte de production du Coran de Gwalior.

« Autour du Coran de Gwalior, quelques comparaisons iraniennes »

Francis Richard (BULAC, Paris / UMR 7528)

Le Coran de Gwalior est d'une richesse de décoration tout à fait exceptionnelle. Une comparaison avec des manuscrits iraniens montre la trace de nombreux emprunts possibles. Certains manuscrits (comme ms. Sprenger 1475 de Berlin) laissent entrevoir des liens entre la production mozaffaride du Fârs et l'Inde des sultanats. Le trop petit nombre des manuscrits conservés ne permet pas de faire la part de ce qui vient d'Asie centrale et de ce qui vient d'Iran méridional. Nous essaierons de nous attacher à relever certains points de comparaison possibles. La palette des couleurs, certains caractères spécifiques de l'écriture posent souvent beaucoup de problèmes pour en déterminer l'origine.

Reste à déterminer dans quel sens l'influence se serait exercée. On sait les liens étroits des soufis du Fârs avec le monde indien au XIV^e siècle. Toujours est-il qu'on doit se poser la question : est-on face à une tradition solidement établie ou à un art hybride qui cherche à répondre à l'attente esthétique indienne en puisant dans le répertoire de l'art du livre iranien et proche-oriental de l'époque ?

Francis Richard, spécialiste des manuscrits et miniatures persanes, a été conservateur chargé des manuscrits persans de 1974 à 2003 au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, et a dirigé de 2003 à 2006 le département des Arts de l'Islam du musée du Louvre. Il est depuis 2006 directeur scientifique de la BULAC (Paris). On lui doit de nombreux écrits sur les manuscrits persans parmi lesquels *Splendeurs persanes. Manuscrits du XI^e au XVII^e siècle* (1997) et *Le Livre persan* (2003). Actuellement sous presse, son dernier ouvrage : *Bibliothèque nationale de France. Catalogue des manuscrits persans. II. Le Supplément persan (n° 1-1000)*.

Contact : francis.richard@bulac.sorbonne.fr



Jeudi 14 juin 2012 à 16h

**« Le Coran W.563 du Walters Art Museum de Baltimore :
un manuscrit de l'Inde des sultanats au décor ornemental d'inspiration persane »**

Simon Rettig (Freie Universität Berlin)

De nombreux exemplaires du Coran non datés sont attribués au monde indien des XIV^e – XV^e siècles sur la base non seulement de caractéristiques codicologiques, mais aussi de leur ornementation particulière. Ainsi la copie W.563 conservée au Walters Art Museum de Baltimore appartiendrait à ce large groupe hétéroclite, dont le Coran de Gwalior de la Collection Aga Khan demeure l'exemple le plus significatif. Le manuscrit présente néanmoins des particularités stylistiques qui inviteraient à considérer un processus de conception complexe. L'objectif de cette présentation est d'émettre des hypothèses quant aux possibles origines et sources du décor du Coran W.563 ainsi que sa datation.

La copie du texte coranique est enrichie par la présence importante de notes marginales : commentaires, indications de récitations, traduction en persan, et fâil nâme ; autant d'ajouts extra textuels qu'il convient d'analyser au même titre que les différentes graphies employées pour leur copie et leurs agencements. Au-delà de l'intérêt que peut susciter l'emploi de ces écritures, l'adjonction d'un riche décor enluminé à travers l'ouvrage témoigne également de l'extraordinaire vitalité des ateliers du livre du monde iranien oriental entre 1400 et 1500 et des échanges entre les centres de productions. Les compositions ornementales mises en œuvre paraissent largement redevables à des modèles timourides contemporains qu'il convient de mettre en parallèle. En effet l'architecture des pages enluminées et l'organisation du décor semblent reprises d'exemples persans. De même, le vocabulaire ornemental est largement inspiré par les productions iraniennes, et notamment du Fars. Dans cette optique, une comparaison avec des œuvres sortant des ateliers de Chiraz sous Eskandar Soltan et Ebrahim Soltan dans le premier tiers du XV^e siècle semble particulièrement pertinente. Certains décors cependant, ainsi que la gamme chromatique, renvoient davantage à des codes esthétiques propres à l'Inde des sultanats. Au-delà de l'examen d'une fusion complexe de modes décoratifs persans et de motifs et formes plus spécifiques aux arts du livre de l'Inde pré-moghole, le manuscrit W.563 invite à une réflexion sur le « goût » persan et son adaptation en contexte indien au XV^e siècle. Enfin la présence du sceau du sultan Bayezid II (1481-1512) permet d'établir un lien avec le monde ottoman contemporain. C'est probablement à Istanbul que fut ajoutée la reliure qui protège encore aujourd'hui le manuscrit. Il s'agit en outre du seul exemplaire coranique indien connu à ce jour qui entra aussi tôt dans les collections ottomanes. Il conviendra dès lors de s'interroger sur les raisons et les possibles conséquences d'un tel transfert.

III

LE CORAN DE GWALIOR, OBJET DE SAVOIR

Modérateur : **Jean-Pierre Van Staëvel**
(Professeur d'archéologie et d'histoire des arts de l'Islam,
Université Paris-Sorbonne)

Simon Rettig a obtenu une licence de l'École du Louvre à Paris, et a soutenu récemment un doctorat en art et archéologie islamique à l'Université Aix-Marseille 1. Il est actuellement chercheur à la DFG – Emmy Noether Junior Research Group « Kosmos-Ornatus. Ornament in France and Persia ca. 1400 in Comparison » à la Freie Universität de Berlin. Son projet est intitulé « Designing the Book: Function and Evolution of Illuminations in Persian Manuscripts between 1370 and 1500 ». Simon Rettig assure également des séminaires en histoire de l'art islamique.

Contact : simon.rettig@fu-berlin.de



Jeudi 14 juin 2012 à 16h30